

André Gide en U. R. S. S.

Robert, Pierre-Edmond
Université de Paris

<https://doi.org/10.15017/16849>

出版情報 : Stella. 28, pp.1-10, 2009-12-18. 九州大学フランス語フランス文学研究会
バージョン :
権利関係 :



André Gide en U.R.S.S.

(Conférence faite à l'Université du Kyushu le 27 avril 2009)

Pierre-Edmond ROBERT

Depuis 1927 et son *Voyage au Congo*, journal de bord dénonçant les agissements des compagnies concessionnaires et le travail forcé en Afrique Équatoriale Française qu'il venait d'y observer, André Gide s'est engagé progressivement dans un soutien au communisme et à l'Union soviétique. Il s'agit d'un nouveau chapitre dans la vie d'André Gide jusque-là consacrée à la seule littérature, de la fondation de *La Nouvelle Revue française* en 1908-1909, puis de son comptoir d'édition, à la publication des *Faux-Monnayeurs* en 1926, le seul de ses textes auquel il a donné l'appellation de roman¹⁾.

Il s'agit moins d'une rupture que d'une évolution personnelle : en devenant un « compagnon de route », Gide a exprimé un engagement moral, avant tout : inspiré par l'Évangile plutôt que par Marx, comme il l'a dit, même s'il lit alors *Le Capital* et nombre d'études sur l'U.R.S.S.²⁾.

Il a pris position publiquement en 1932, sans adhérer cependant au parti communiste ni à l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (A.É.A.R.), fondée en 1932 par Louis Aragon, Léon Moussinac et Paul Vaillant-Couturier. Mais son nom figure avec ceux de Romain Rolland, de Jean-Richard Bloch, d'André Chanson à la direction de l'A.É.A.R., dont Aragon est le secrétaire général. Gide préside des réunions de l'A.É.A.R. ; il devient membre du comité directeur de sa revue : *Commune*. Il soutient encore l'action du Comité antifasciste Amsterdam-Pleyel, fondé en 1932-1933, qui prétend militer pour la paix, en défendant avant tout les positions de l'U.R.S.S. ; il se rend en janvier 1934 à Berlin, en compagnie d'André Malraux, pour plaider la cause de communistes emprisonnés par les autorités de l'Allemagne nazie. Enfin, Gide a présidé, avec Malraux, le Congrès international des écrivains pour la défense de la culture qui s'est tenu à Paris, au Palais de la Mutualité, du 21 au 25 juin 1935.

Ce congrès, manifestation pour un front commun contre le fascisme,

a rassemblé aussi bien des écrivains français de la mouvance communiste comme Louis Aragon, Henri Barbusse, Paul Nizan, Romain Rolland, voire Eugène Dabit et Louis Guilloux, que des représentants prestigieux de la littérature du monde entier : Aldous Huxley, E. M. Forster, Robert Musil, Berthold Brecht entre autres, ainsi que Boris Pasternak pour l'U.R.S.S. L'affaire Victor Serge, écrivain d'origine belge mais de nationalité soviétique, devenu suspect en U.R.S.S., arrêté en 1932 comme trotskiste puis déporté l'année suivante, alourdit l'atmosphère du congrès. Cet épisode conduit Gide à questionner son propre engagement en faveur de l'U.R.S.S. Il n'est pas sans s'interroger sur les camps de concentration, la dictature policière, les contrevérités de la propagande soviétique. Mais après avoir longuement hésité, André Gide, pressé par ses nouveaux amis, et notamment Ilya Ehrenbourg, en dépit des avertissements de Roger Martin du Gard et d'autres, finit par accepter de se rendre en Union soviétique en juin 1936³.

Pour l'accompagner, Gide a choisi les amis de ces années-là, plus jeunes d'une génération et sympathisants de l'Union Soviétique :

Jef Last (1898-1972) :

Le Néerlandais Jef Last, d'origine bourgeoise mais ayant choisi une vie d'aventurier, avait fait la connaissance d'André Gide en 1934 à l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (A.É.A.R.), aux activités de laquelle Gide participe depuis sa fondation. Jef Last venait de voyager en U.R.S.S. Il était l'auteur d'un roman dans la veine prolétarienne de l'époque, *Zuyderzee*, paru aux Pays-Bas en 1934. Traduit en français, celui-ci fut publié aux Éditions Gallimard en 1938, avec une préface de Gide.

Entre-temps, Gide avait retrouvé Last à Anvers et séjourné avec lui au Maroc. Il est associé au projet de voyage en U.R.S.S. de Gide dès cette époque. Last participera ensuite à la guerre d'Espagne aux côtés des républicains.

Pierre Herbart (1903-1974) :

Pierre Herbart est un autre ami de Gide ; il était alors en poste à Moscou depuis plusieurs mois, comme rédacteur de l'édition française de *Littérature internationale*. Il était l'auteur de romans : *Le Rôdeur* et *Contre-Ordre*. Son *En U.R.S.S., 1936* (Gallimard, 1937), que complètera *La Ligne de force* (Gallimard, 1958), témoignera des mêmes désillusions que le *Retour de l'U.R.S.S.* et les *Retouches à mon «Retour de l'U.R.S.S.»* de Gide.

Jacques Schiffrin (1894-1949) :

D'origine russe, Jacques Schiffrin était le fondateur de la «Bibliothèque

de la Pléiade», reprise ensuite par les Éditions Gallimard. Il avait collaboré avec André Gide pour des traductions de Pouchkine : *La Dame de pique* (1923), *Le Marchand de cercueils* (1935), des nouvelles et des récits. Il continuera par la suite ses activités d'éditeur aux États-Unis.

Louis Guilloux (1899-1980) :

Louis Guilloux, fils d'un cordonnier de Saint-Brieuc, était l'auteur de romans, notamment *Le Sang noir* (1935). Ses *Carnets 1921-1944*, publiés en 1978 aux Éditions Gallimard, n'évoquent guère son voyage de 1936 en U.R.S.S. Guilloux poursuivra une carrière littéraire pendant la guerre (*Le pain des rêves*, 1942) et dans l'après-guerre.

Eugène Dabit (1898-1936) :

Eugène Dabit est le héros tragique du voyage d'André Gide en U.R.S.S. puisqu'il n'en n'est pas revenu : il est mort à Sébastopol le 21 août 1936. Il avait été hospitalisé ce même jour pour ce qui a été diagnostiqué comme une « scarlatine toxique »⁴⁾.

Dabit avait rencontré André Gide en 1927⁵⁾. Né le 21 septembre 1898 à Mers-les-Bains ; le domicile "*de droit*" de ses parents — le père, Émile, est "*bandagiste*", la mère, Louise, "*éventailleuse*" — est 28, passage Duhesme dans le dix-huitième arrondissement de Paris. Plus tard ils seront respectivement cocher-livreur et corsetière puis concierge. Eugène Dabit a fait ses études à l'école communale de la rue Championnet, dans le dix-huitième arrondissement de Paris et il a obtenu le Certificat d'Études Primaires en 1911, qui restera son seul diplôme.

Apprenti serrurier-ferronnier en 1914, embauché à la ligne de métro du Nord-Sud en 1915, Dabit s'est engagé dans l'artillerie en décembre 1916, et à l'automne de 1917 il a été radio-télégraphiste au Chemin des Dames, puis dans le secteur de Reims, jusqu'à l'armistice, et enfin démobilisé en décembre 1919. Il s'est ensuite orienté vers une carrière de peintre, tandis que ses parents achetaient en 1923 l'*Hôtel du Nord*, 102, quai de Jemmapes, dans le dixième arrondissement de Paris, qui donnera son nom à son premier roman publié : *L'Hôtel du Nord* (Denoël, 1929), premier Prix populiste, adapté en 1938 au cinéma par Marcel Carné sous le titre *Hôtel du Nord*.

Dabit a rédigé ses souvenirs de guerre, le futur *Petit-Louis* (Gallimard, 1930) et, comme il l'a raconté dans la fiction ("L'Aventure de Pierre Sermondade"), il l'a proposé à André Gide, le 20 février 1927. Quelques mois plus tard, le 23 octobre, il lui a soumis le manuscrit de *L'Hôtel du Nord*.

André Gide l'a adressé à Roger Martin du Gard, et c'est sous la direction de l'auteur des *Thibault* que Dabit a récrit et corrigé ces deux textes.

Parallèlement à une carrière de romancier — *Villa Oasis* (1932), *Un mort tout neuf* (1934), *La Zone verte* (1935) —, de nouvelliste avec des textes parus dans *Europe*, *Bifur*, *Les Nouvelles Littéraires*, *Marianne*, *Paris-Soir*, *Commune*, *Gringoire*, *La N.R.F.*, *Vendredi*, et repris en recueil, Dabit a été critique littéraire dans *Europe*, puis à *Nouvel Âge* pendant l'année 1931, à *La N.R.F.*, à partir de 1932, à *Marianne*, en 1933, à *Commune*, à partir de 1934, et critique artistique dans *Europe* et, en 1935-1936, dans *L'Humanité* et *Regards* (1936).

Dabit a retrouvé Gide à l'A.É.A.R., à laquelle il a adhéré en 1932, et il a participé en juin 1935 au Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, en compagnie de Malraux, de Guilloux, de Guéhenno, et d'avril à mai 1936, il a donné des conférences dans les maisons de la culture.

Le groupe constitué par André Gide est donc assez homogène, par l'âge d'abord, la sympathie pour l'U.R.S.S. ensuite, bien que tous ne soient pas des militants communistes. Ni Jean Giono qui appartenait à la même génération mais qui rejetait tout embrigadement, quelle que soit la cause invoquée, ni Roger Martin du Gard, l'ami de longue date, ne l'ont accompagné.

Lors de la préparation du voyage, Gide se montre enthousiaste, presse ses amis, annonce le programme, comme dans cette lettre du 15 mai 1936 à Eugène Dabit :

Mon cher Dabit,

Tout heureux de votre joie.

Non, n'attendez pas mon retour à Paris pour faire les démarches nécessaires. Vous risqueriez de vous trouver pris de court. Mettez-vous aussitôt directement en rapport avec Schiffrin, 83 rue de l'Université (Suffren 29 57) qui, je vous l'ai dit n'est-ce-pas, vient avec nous et a déjà la gentillesse de s'occuper pour moi de certaines formalités. Il importe que votre passeport soit en règle. (J'ai dû renouveler le mien). Enfin, pour les visas à obtenir, il est peut-être aussi simple de les demander à la fois et d'un coup pour nous trois — que dis-je ? 2 pour nous quatre si, comme je le souhaite vivement, Guilloux peut se joindre à nous. Malraux doit le pressentir. Peut-être même, pour ne point laisser retomber sur Schiffrin seul l'ennui de ces formalités, pourriez-vous vous charger de quelques-unes. C'est à examiner avec lui. Donc agissez en liaison étroite avec Schiffrin ; et également avec Malraux-Guilloux.

J'écris d'autre part à Schiffrin — et même, pour commencer la liaison, fais passer cette lettre par son « transit ». Cela lui permettra de coordonner aussitôt vos mouvements.

Bien amicalement vôtre,

André Gide.⁶⁾

Gide ne se montre pas différent de nombre d'intellectuels à la veille de leur départ pour l'Union Soviétique, nouvelle utopie et nouvelle terre promise⁷⁾. En France, Henri Béraud, Georges Duhamel, Henri Barbusse l'avaient précédé, rapportant des témoignages contrastés⁸⁾.

En U.R.S.S.

Gide, accompagné d'Herbart revenu de Moscou pour l'occasion, part en avion du Bourget le 16 juin. L'arrivée de Gide à Moscou, le 17, coïncide avec l'annonce de la mort de Maxime Gorki, le 18, qu'il n'a donc pas pu rencontrer. Les nouvelles contradictoires (et quelque peu suspectes⁹⁾) sur l'état de santé de Gorki avaient d'abord fait différer le départ de Gide. Il participe aux funérailles officielles, prononce un discours depuis le mausolée de Lénine sur la place rouge, en présence de Staline et des membres du gouvernement soviétique.

Parallèlement, Eugène Dabit embarque le 27 juin à Londres sur le bateau soviétique *Cooperatzia* pour Leningrad, en compagnie de son ami Louis Guilloux, du Néerlandais Jef Last et de l'éditeur Jacques Schiffrin. Ils retrouvent André Gide venu les accueillir à Leningrad le 1^{er} juillet et Pierre Herbart. Ils visitent Leningrad puis Moscou où ils logent à l'hôtel *Métropole*, ancien mais luxueux, où Gide avait séjourné les semaines précédentes. Le journaliste (et propagandiste) Mikhaël Koltsov, et néanmoins une des futures victimes des purges staliniennes, est l'ordonnateur de festivités surabondantes. Les visites des musées, des usines, de tout ce qui constitue la vitrine du régime forment le programme habituel des visiteurs de l'Union soviétique. Gide reçoit un accueil triomphal ; ses hôtes attendent de lui une adhésion enthousiaste à l'U.R.S.S. Cependant, tout est fait pour limiter les contacts avec ses habitants, filtrés par l'interprète, Bola Boleslavskaïa, et les autres accompagnateurs que Gide surnomme « les anges gardiens ».

Le 13 juillet, suivant toujours en cela le circuit officiel, le groupe part pour le Caucase et la mer Noire. Voyage en wagon spécial, visites de kolkhozes, de camps de pionniers, réceptions se poursuivent. « Ils caviardaient », aurait

dit Louis-Ferdinand Céline qui se trouve lui aussi en U.R.S.S., cet été-là, où il est venu dépenser sur place (faute de pouvoir les rapatrier) les droits de la traduction en russe de *Voyage au bout de la nuit*.

Gide et ses amis sont bientôt lassés de leur périple à travers le Caucase ; Gide comprend que l'on cherche à le compromettre, y compris par ses penchants sexuels. Les nouvelles du soulèvement militaire en Espagne, prélude d'une guerre civile, qui leur parviennent le 18 juillet détériorent encore l'atmosphère. Le 23 juillet, Guilloux et Schiffrin repartent de Tiflis pour Moscou puis la France tandis que le reste du groupe continue vers Batoum, Sokoum puis Sébastopol, le 12 août.

Le 18 août, Dabit tombe malade. Ses compagnons, Gide, Herbart et Last repartent le lendemain pour Moscou où les grands procès staliniens viennent de commencer¹⁰. Ils apprennent par une dépêche que Dabit est mort le 21 à l'hôpital de Sébastopol où il venait d'être admis. Ils rentrent en France le 22, tandis que le 25 le cercueil contenant la dépouille de Dabit arrive à Moscou. Après une cérémonie à Moscou, ses cendres sont rapatriées en France et inhumées au cimetière du Père-Lachaise, le 7 septembre, en présence de Gide (qui est avec la famille de Dabit), Aragon, Paul Vaillant-Couturier, diverses délégations, de l'A.É.A.R., de la maison de la culture, d'*Europe*, de *L'Humanité*. Gide s'irrite des discours qui présentent Dabit comme un « partisan actif et convaincu » de l'U.R.S.S., alors que Gide le savait déçu, tout autant que Guilloux, Herbart, Last et Schiffrin.

Retour de l'U.R.S.S. et Retouches à mon «Retour de l'U.R.S.S.»

En octobre-novembre 1936, Gide évoque son ami disparu dans *Vendredi* et *La N.R.F.*, et il lui a lui dédié son *Retour de l'U.R.S.S.* Dès l'avant-propos de *Retour de l'U.R.S.S.*, écrit en deux mois à partir de notes de voyage, Gide rappelle son admiration pour l'U.R.S.S. pour annoncer aussitôt : « Si je me suis trompé d'abord, le mieux est de reconnaître mon erreur [...] ». Et de souligner l'absence de liberté et le conformisme imposé, les lois répressives, les inégalités criantes, la misère du pays. En dépit de leur désillusion, ses compagnons de voyage ne veulent pas le suivre dans sa dénonciation de l'U.R.S.S., craignant les conséquences de ce revirement, doutant de son opportunité alors que la menace de l'Allemagne hitlérienne se précise, scrupules auxquels le pacte germano-soviétique d'août 1939 apportera une autre réponse.

Louis Guilloux est le plus réticent vis-à-vis du retournement de Gide et son article, dans *Commune* d'octobre 1936, reste « dans la ligne » du parti communiste, soulignant l'enthousiasme de Dabit en U.R.S.S. Jef Last et Pierre Herbart apporteront des témoignages opposés à celui de Guilloux, et justifieront la dédicace de *Retour de l'U.R.S.S.* : « À la mémoire de Eugène Dabit, je dédie ces pages, reflets de ce que j'ai vécu et pensé auprès de lui, avec lui », tandis qu'on publie des fragments du journal de Dabit, y compris celui qu'il a tenu pendant le voyage, de juin à août 1936¹¹).

L'année suivante, dans *Retouches à mon «Retour de l'U.R.S.S.»*, Gide, faisant fi des attaques dont il est désormais la cible de la part du Parti communiste et de ses affidés, d'Aragon à Romain Rolland, argumente, maintient et aggrave sur plusieurs points sa critique du régime soviétique. La réception de *Retouches* relance la polémique, non sans conforter les positions de Gide, en particulier à gauche de l'échiquier politique français et chez nombre d'intellectuels « compagnons de route ».

Un article de Jean de Fabrègues, intitulé « Les écrivains prolétariens sont dégoûtés de Moscou » et paru dans le numéro du 20 août 1937 de *L'Émancipation nationale*, hebdomadaire du Parti Populaire de Jacques Doriot, communiste qui s'est séparé de Moscou, rappelle les enjeux, mais ceux-ci littéraires, d'un débat plus ancien puisqu'il renvoie aux différents manifestes apparus depuis la fin des années 1920, proposant des définitions d'une nouvelle littérature romanesque — « populiste », « prolétarienne » ou « révolutionnaire » :

Il y a quelques années, on s'en souvient, un groupe de romanciers désireux de refléter dans leurs œuvres le visage véridique de la vie populaire, avaient constitué le mouvement « populiste ». On vit alors se dresser en face d'eux un autre groupe : les écrivains qui le composaient soutenaient qu'on ne pouvait prétendre à peindre la vie populaire « du dehors ». Il fallait y participer, en être corps, pour ne pas la fausser ni l'altérer. Ceux qui parlaient ainsi se donnèrent à eux-mêmes le nom d'écrivains « prolétariens ». Ils appartenaient aux milieux de la gauche révolutionnaire la plus ardente et la plus sincère. Ils eurent en la personne d'Henry Poulaille un chef sympathique et un doctrinaire ardent, en des hommes comme Edouard Peisson, qui devait bientôt obtenir les plus hautes récompenses de l'Académie, Eugène Dabit, Lucien Gachon, des représentants d'assez grand talent pour que le mouvement prît une importance effective.

Or, il apparaît bien aujourd'hui que, de tous ceux-là, aucun ne se sent plus chez lui dans l'atmosphère soviétique. Eugène Dabit, mort en Russie, à la fin du voyage

qu'il y faisait avec Gide, n'a pas pu nous livrer ses impressions : il semble bien, cependant, qu'elles eussent dit sa désillusion, qui perce à travers les pages de son journal que la N.R.F. nous a livrées. Quant aux autres, les fonctionnaires de Moscou les ont mis en quarantaine. Et eux, les premiers, ne veulent plus qu'on les confonde avec les lignards de Staline. Le même souci de rigueur, d'accord réel avec le prolétariat réel, qui avait fait naître leur mouvement, les écarte aujourd'hui de la dictature soviétique, de son hypocrisie patriotarde, de ses mensonges et des ses faux-nez, de « main tendue » et d'union nationale.

En guise d'Épilogue

On pourrait penser que *Retour de l'U.R.S.S.* et *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »* ne pouvaient que mettre fin au mythe du paradis soviétique et aux pèlerinages des écrivains, des intellectuels et des artistes. Mais à chaque époque ses illusions : dans un article du *Figaro* daté du 15 juin 1992, c'est-à-dire moins de trois ans après la chute du Mur de Berlin, commencement de la fin du système soviétique : « Les voyages à Moscou : un demi-siècle d'illusions », Pierre Daix, lui-même ancien membre du Parti Communiste Français, établit un parallèle entre le voyage d'André Gide et de ses amis, en 1936, et le voyage de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir vingt ans plus tard, dans une Union soviétique engagée par son premier secrétaire d'alors, Khrouchtchev, dans un processus de déstalinisation, qui se révélera tout relatif. Voici l'analyse de Pierre Daix : « Contrairement aux pressions diverses qui avaient poussé Romain Rolland et Gide vers l'U.R.S.S., Sartre et Simone de Beauvoir y allèrent de leur plein gré. » À son retour, Sartre a affirmé que la liberté de critique était totale en U.R.S.S. et que le niveau de vie de ses habitants dépasserait bientôt celui de la France. Il lui faudra vingt ans de plus pour reconnaître qu'il n'avait pas dit la vérité, pour les raisons habituelles : désir de ne pas se montrer ingrat vis-à-vis de ses hôtes, crainte d'apporter de l'eau au moulin des ennemis de l'U.R.S.S., tous arguments qui avaient été opposés à Gide en son temps.

On peut reprendre telle quelle la conclusion de l'article de Pierre Daix dans son article du *Figaro* du 15 juin 1992 :

Comment ne pas être frappé de constater que, face à deux écrivains comme Romain Rolland et Jean Paul Sartre, qui se sont toujours posés en maîtres à penser de leur époque, en philosophes de l'avenir, en militants de la paix et se sont reniés face à la terrible histoire soviétique, c'est André Gide, l'esthète ironique, l'immoraliste, qui a su trouver la rigueur de la réflexion critique comme le cou-

rage moral de dire la vérité et de s'y tenir.

C'est en effet André Gide, le voyageur curieux de tout, l'anticonformiste exigeant, l'homme libre qui a dit, sinon avant tout le monde du moins de la manière la plus crédible, la réalité du système soviétique et, usant de sa notoriété, en a porté courageusement témoignage, qui a eu le dernier mot.

(Professeur à l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III)

NOTES

- 1) Sur *La N.R.F.*, voir, entre autres, Alban CERISIER, *Une histoire de La N.R.F.*, Paris: Gallimard, 2009; voir encore le dossier «Gide. Le plus moderne des classiques», dans le numéro de mars 2009 du *Magazine littéraire*.
- 2) Pour la bibliographie critique, on se reportera à celle de Claude MARTIN et Akio YOSHII, *Bibliographie chronologique des livres consacrés à André Gide (1918-2008)*, Centre d'Études Gidiennes, 2009.
- 3) Voir Rudolf MAURER, *André Gide et l'U.R.S.S.*, Berne: Éd. Tillier, 1983. Pour le voyage d'André Gide et de ses compagnons, on se reportera aux chap. XIX et XX de Pierre-Edmons ROBERT, *D'un Hôtel du Nord l'autre. Eugène Dabit 1898-1936*, Paris: Bibliothèque de Littérature française contemporaine de l'Université Paris 7, 1986; ainsi que pour le Congrès international des écrivains pour la défense de la culture les articles de Jean-Paul Morel dans *Jungle*, n° 12, Bordeaux/Pantin, 1989. Voir aussi la notice de Martine SAGAERT à *Retour de l'U.R.S.S., Retouches à mon «Retour de l'U.R.S.S.»*, in *Souvenirs et voyages*, éd. présentée, établie et annotée par Pierre MASSON, avec la collaboration de Daniel DUROSAY et Martine SAGAERT, Paris: Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 2001, p.1309 et suivantes.
- 4) Le typhus a été également évoqué, mais sans aucune certitude, Dabit étant mort sans témoins, après le départ de ses compagnons de voyage. La nature de sa maladie a été contestée par ses proches; elle a paru suspecte même à Louis Aragon (*La Mise à mort*, Paris: Gallimard, 1965, pp. 39 et 43).
- 5) Rencontre dont Dabit avait tiré un récit à peine romancé: "L'Aventure de Pierre Sermondade" (extrait in Maurice DUBOURG, *Eugène Dabit et André Gide*, Paris: Plaisir du bibliophile, Pernette, 1953, et intégralité dans *André Gide*, n° 4, Paris: *La Revue des Lettres Modernes*, 1973). Avec "L'Aventure de Pierre Sermondade", 18 lettres d'André Gide à Eugène Dabit ont été publiées, 3 autres ont paru en 1972 dans *Romance Notes*, Univ. of North Carolina, et divers fragments inédits dans *Jungle*, n° 12, 1989.
- 6) *Eugène Dabit et André Gide*, éd. citée, p. 22. Ce texte vérifié et corrigé sur

- l'original. Voir *Jungle*, n° 12, p. 30.
- 7) Voir Fred KUPFERMAN, *Au pays des soviets. Le Voyage français en Union soviétique 1917-1939*, Paris : Gallimard-Julliard, 1979.
 - 8) Henri BÉRAUD, *Ce que j'ai vu à Moscou*, Paris : Éd. de France, 1925 ; Georges DUHAMEL, *Le Voyage de Moscou*, Paris : Mercure de France, 1927 ; Henri BARBUSSE, *Russie*, Paris : Flammarion, 1930.
 - 9) Né en 1868, Gorki, membre du parti bolchevique, a participé au soulèvement de 1905. Il a mené une vie d'émigré, entrecoupée de retours en U.R.S.S. de 1906 à 1933, date de son dernier retour. À la fois soutien du régime communiste et critique, il a participé à la fondation de l'Union des écrivains soviétiques. Sa mort coïncide avec le début des purges staliniennes. Sur les circonstances de sa mort, voir Igor GOUZENKO, *The Fall of a Titan*, New York : W. W. Norton & Co., 1954.
 - 10) Les premiers accusés étaient Zinoviev et Kamenev.
 - 11) L'ensemble du *Journal intime* de Dabit, édité avec le concours de Roger Martin du Gard, a été publié en juin 1939, en même temps que *Le Mal de vivre*, roman inachevé, et le volume d'*Hommage à Eugène Dabit* à La N.R.F. Une édition revue est augmentée du *Journal intime* d'Eugène Dabit a été publiée en 1989 (Pierre-Edmond ROBERT, éd.). Parallèlement, André Gide publiait dans la «Bibliothèque de la Pléiade» la première partie de son *Journal*, les années 1889-1939.